

## BOVE DANS LE LABYRINTHE. UNE LECTURE DU *PIÈGE* (Bove in the maze. A reading of *Le Piège*)

Azucena Macho Vargas\*  
Universidad de Zaragoza

**Abstract:** The rediscovery of Emmanuel Bove from the 1980s onwards drew attention above all to his early works, notably *Mes amis*. However, the novels published after the war, far from the subjects dear to the author, remain less famous. The reading of *The Trap* is used to show that, without abandoning his style and his way of looking at the world and describing it, Bove succeeds in immersing us into the dark universe of the Occupation. We thus witness the failure of the Bove anti-hero who for once is acting yet setting himself too ambitious a goal, and while trying to defeat the occupying monster he perishes in the occupied France labyrinth. Moreover, the labyrinth as a formal structure becomes a recurring element in the novel.

**Keywords:** Emmanuel Bove ; Occupation ; Hero ; Labyrinth ; Trap ; Narrative.

**Resumé :** La redécouverte d'Emmanuel Bove à partir des années 80 a surtout attiré l'attention sur ses premières œuvres, notamment *Mes amis*. Toutefois les romans publiés après la guerre, éloignés des sujets chers à l'auteur, restent moins connus. La lecture du *Piège* sert à montrer que, sans abandonner son style et sa manière de voir le monde et le décrire, Bove réussit à nous plonger dans l'univers sombre de l'Occupation, On assiste donc à l'échec de l'anti-héros bovien qui pour une fois agit mais se fixe un objectif trop ambitieux puisque tentant de vaincre le monstre occupant il périt dans le labyrinthe de la France occupée. De plus, le labyrinthe en tant que structure formelle devient un élément récurrent du roman.

**Mots clés :** Emmanuel Bove ; Occupation ; Héros, Labyrinthe ; Piège ; Récit.

---

\* **Adresse pour la correspondance:** Azucena Macho Vargas. Dpto. de Filología Francesa. Facultad de Filosofía y Letras. C/ de Pedro Cerbuna, 12, 50009 Zaragoza (azumava@unizar.es)

Emmanuel Bove meurt en 1945, quelques mois après la fin de la guerre. Il avait pu regagner Paris depuis Alger où il s'était installé pour fuir la France occupée. Parmi les ouvrages écrits pendant son exil, seul *Le piège*<sup>1</sup> a été publié avant sa mort et n'a pas reçu un accueil enthousiaste. *Départ dans la nuit* et *Non-Lieu* le suivent d'une année et connaissent le même sort. L'auteur avait néanmoins suscité le respect de ses pairs et celui de la critique, mais son étoile déclina dans les années trente parce qu'on lui reprochait d'écrire toujours le même roman avec des personnages veules et incapables de prendre en main leur destin.

Il serait aisé d'évoquer un changement de mode pour expliquer que Bove, ait sombré dans l'oubli du public et de la critique pendant plusieurs décennies. Pourtant *Le Piège* annonce le tournant de la littérature française des années quarante et cinquante, tout en demeurant une œuvre foncièrement fidèle aux thèmes et au style boviens. La lecture de cet ouvrage demeure d'autant plus intéressante qu'elle nous dévoile la réalité historique de l'Occupation (comme ses deux romans posthumes), et que le roman est aussi très riche du point de vue formel et structurel. De plus, il comporte des éléments qui pourraient le rapprocher de l'existentialisme et de l'absurde.

L'intrigue romanesque est toute simple. Situé entre 1940 et 1941, après l'Armistice, le roman raconte les tentatives d'un jeune journaliste, Joseph Bridet, d'abandonner la France continentale pour rejoindre le général de Gaulle à Londres. Après avoir échoué dans ses démarches à Vichy, le héros décide de rejoindre Paris où il est arrêté et jugé, puis conduit à un camp de concentration et finalement fusillé. Toutefois, cette simplicité apparente cache une architecture complexe qui fait penser à une structure labyrinthique et que l'on retrouve à plusieurs niveaux.

## 1. Un double labyrinthe

Selon Peryronie (1988: 885) « le labyrinthe est avant tout une image mentale, une figure symbolique ne renvoyant à aucune architecture exemplaire, une métaphore sans référent ». L'image du labyrinthe dans la littérature renvoie d'abord au mythe grec, le labyrinthe étant le repaire du minotaure, ceux qui s'y aventurent ne trouvent pas la sortie et finissent dévorés par le monstre. Néanmoins, au danger incarné par le monstre lui-même s'ajoute celui de l'espace qui l'enferme, un espace qui demeure impossible à appréhender et peut aussi conduire le héros à sa perte :

Le labyrinthe a en effet ceci de paradoxal qu'il concentre en lui la menace [...], mais du même coup la circonscrit –le Mal est bien là en attente d'un héros libérateur. [...]. À l'inverse, le « dédale », pur entrelacs de couloirs et de passages, conduit le personnage à se perdre parce qu'il n'existe en lui ni centre, ni matière à exploit, ni moyen d'accéder à soi, ni par conséquent possibilité de s'arracher à un monde indifférencié (Poirier 2009: 216).

---

<sup>1</sup> Toutes nos références renvoient à la réédition du roman chez Gallimard dans la collection L'Imaginaire (Bove 1991), désormais LP.

Lorsque Bridet pénètre dans le monde inextricable des bureaucrates de Vichy il est convaincu de pouvoir triompher du régime. En effet, loin de percevoir les obstacles et les périls de ses démarches, il est fier de son plan déraisonnable qui repose sur des ruses envers l'ennemi et qui lui permettrait de quitter la France, avec un sauf-conduit fourni précisément par ceux qu'il veut combattre<sup>2</sup>, ce qui le transformerait en héros libérateur.

Cette entrée dans le labyrinthe symbolique est avant tout une expérience physique car, pour faire sa requête, il doit pénétrer dans l'hôtel où siège le ministère et il est envoyé dans différents bureaux, traversant des couloirs, apercevant des salles qui se suivent et se ressemblent, au point de ne pas savoir où il se trouve vraiment (« Bridet et l'employé suivirent un long couloir, coupé de portes sur lesquelles il y avait des numéros en émail. Quand l'une d'elles s'ouvrait, on apercevait des fonctionnaires, des machines à écrire » LP 23). D'ailleurs, même les fonctionnaires qui y travaillent l'affirment : « C'est un labyrinthe cet hôtel, dit l'un d'eux » (LP 47).

Cette impression est renforcée lors de sa deuxième visite à Vichy, lorsque Bridet croit pouvoir obtenir ses papiers sans complications et rencontre des difficultés pour être reçu. Convoqué par les autorités, il parcourt à nouveau les couloirs et escaliers dédaléens, perdant tous ses repères, suivant d'abord les fonctionnaires puis les policiers qui l'accompagnent. Le récit de ces heures se résume à des allées et venues, des repas dans des bars louches, des déplacements à l'intérieur de l'hôtel le conduisant chaque fois dans des salles différentes et en même temps semblables, nous montrant qu'il est entré dans un monde trop complexe d'où il ne sortira pas facilement. Escorté dans ses déplacements par des policiers, il passe la nuit à l'intérieur de l'hôtel devenu bâtiment ministériel, avec des salles et des escaliers renfermant des passages inattendus qui nous offrent l'image d'un véritable dédale : « Au fond du couloir, se trouvait un réduit où étaient remisés un buffet de salle à manger démonté et un sommier. Le secrétaire ouvrit une autre porte. À la grande surprise de Bridet elle donnait sur un petit escalier intérieur tout neuf » (LP 89).

Il s'avère ainsi que le héros est enfermé dans un double labyrinthe. En effet, le dédale physique formé par les salles d'attente, les escaliers, les couloirs et les bureaux trouve son reflet dans l'imbroglio d'un pouvoir politique opaque, dont il est impossible de savoir qui détient vraiment les ficelles, ni qui sont ces gens ou ce qu'ils pensent<sup>3</sup>. De plus, même si à aucun moment on n'exerce sur lui de violence physique, il est conscient du danger qu'il encourt, car, plus tard, dans le camp de Venoux où il est enfermé par les Allemands, il affirmera qu'« il s'y sentait à l'abri, plus à l'abri que dans les couloirs des ministères vichyssois » (LP 184).

Même si le rôle de son épouse Yolande demeure obscur, c'est grâce à son coup de téléphone que Bridet réussit à sortir du labyrinthe vichyste. Toutefois, si par moments

---

2 Selon ses biographes, l'auteur lui-même aurait aussi entamé des contacts avec ses connaissances à Vichy « en vue d'obtenir un sauf-conduit pour fuir la France et rejoindre l'Afrique » mais « Bove s'aperçoit vite de l'ambiguïté de ses démarches et du danger encouru » (Cousse ; Bitton 1994: 204).

3 Ceci rajoute encore un autre élément incongru à la démarche de Bridet puisque la personne qu'il contacte pour l'aider, son ami Basson, s'avère être un gaulliste qui réussit à abandonner le continent et rejoindre Charles de Gaulle.

elle peut être considérée comme une Ariane salvatrice qui tente de sauver son époux, elle l'est malgré son Thésée. En effet, au lieu d'exprimer sa reconnaissance, Bridet lui reproche ses agissements. Il la tient pour responsable des soupçons de la police envers lui, alors qu'il est incapable d'admettre la maladresse de ses propres démarches. Néanmoins, les insinuations et les non-dits sous-tendent tout l'épisode, car on nous laisse aussi penser que c'est à cause d'elle qu'il est retenu. En effet, dans le récit, tout signale d'une manière à peine voilée la responsabilité de Yolande dans l'arrestation, puis dans la libération de Bridet. Ainsi, la référence à « l'informatrice » serait la piste qui indiquerait sa possible connivence avec le régime (« Nous n'avons pas encore reçu la visite de l'informatrice dont je vous ai parlé, interrompit M. Saussier » LP 106). D'autre part, selon son mari elle « avait toujours été hitlérienne » (LP 120) et il insiste sur l'importance du rôle qu'elle joue dans tout ce qui lui arrive à Vichy : « Il y avait là-dessous un piège. On le jetait dans les bras de Yolande » (LP 121). Comme G. Morel l'affirme :

On ne peut mieux dire : le piège, c'est la femme. Comme le piège est évidemment aussi l'hydre vichyste, j'en déduirai que ce n'est pas par hasard que Yolande tient un double rôle dans le roman : d'une part pousse-au-crime par ses mauvais conseils et néfaste dans ses interventions salvatrices de Bridet, elle est d'autre part le porte-parole du pouvoir et de ses positions tordues (Morel 2012: 30).

Malgré les apparences c'est un personnage qui n'arrive pas à être complètement dévoilé, de sorte qu'elle « semble alternativement être une sotte sans cervelle et une sainte compréhensive » : she « seems alternately to be a brainless nitwit and an understanding saint » (Oakes 1948: 280). On ne peut pas écarter définitivement les soupçons à propos de sa collaboration avec Vichy, ou ses torts concernant l'arrestation de son époux à Paris, mais à la fin du roman on demeure incapable d'établir sa responsabilité, étant donné que son comportement demeure indéchiffrable et que l'on souligne surtout son inconscience : « Tout à coup elle s'emporta. Elle ne reconnaissait pas ses torts. Elle ne se lamentait pas d'avoir en quelque sorte livré son mari. Elle n'était pas écrasée sous le remords. L'évidence de sa maladresse ne la dressait pas contre elle-même mais contre les deux policiers » (LP 151).

Jamais méfiante, Yolande attend toujours un retour de situation, surtout parce qu'à Vichy tout le monde se comporte parfaitement avec elle, de sorte qu'elle donne l'impression de ne pas comprendre le danger de la situation, alors que son mari s'enlise de plus en plus : « Tout à coup, un soupçon affreux lui vint à l'esprit. La coïncidence était extraordinaire. Juste le lendemain du jour où elle était venue le chercher, deux policiers se présentaient chez elle. C'était à croire que Yolande y était pour quelque chose » (LP 154). Son époux sait bien qu'elle personnifie le point de vue du pouvoir politique en place, ou, comme l'affirme (Morel 2012: 30) de tous les pouvoirs : « Elle réussit même à être le porte-parole de tous les pouvoirs, si antagonistes soient-ils à cette date : à la fois pétainiste à Vichy et collaboratrice en zone occupée. Elle incarne la voix de la *doxa* du pouvoir, maniant facilement, on l'a vu, le « on » qui la représente ».

Son indifférence apparente est finalement remplacée par sa volonté de revendiquer son mari « tombé pour la France », et elle fait publier une plaquette avec ses écrits. En effet, Bridet réussit à échapper au monstre vichyste mais sera de nouveau arrêté par les autorités parisiennes, accusé de distribuer des tracts communistes puis jugé et acquitté. Néanmoins, au moment même où il vient d'être libéré, il est envoyé au camp de Clermont : « À la demande des autorités allemandes d'occupation, le préfet de police s'était vu dans l'obligation de prendre un arrêté d'internement contre Bridet » (LP 173). Même si Yolande veut présenter son mari comme un Thésée qui échoue, victime d'un monstre trop puissant, elle demeure très loin de l'image d'une Ariane salvatrice. D'ailleurs, les hésitations de l'auteur entre un titre qui aurait pu accuser de façon explicite Yolande et l'option plus neutre retenue finalement (*Le piège*) montrent la volonté de Bove de ne pas trancher de façon claire sur le rôle qu'elle joue auprès des autorités<sup>4</sup>. Néanmoins, même en restant dans ce flou, Madame Bridet rejoint les personnages féminins de Bove qui, même lorsqu'ils occupent une place apparemment négligeable, marquent l'existence des héros : « C'est par les femmes qu'on peut réussir ou non » (Ouellet 2005: 208).

Attrapé dans la souricière de l'Occupation, le héros paie pour son inconscience. Remarquons que l'entrée dans un labyrinthe peut aussi être perçue comme quelque chose de ludique, si l'on considère le dédale davantage comme un défi que comme un danger : « le labyrinthe n'évoque plus seulement l'idée d'une réalité complexe et hostile, mais revêt pour l'homme un attrait tout à fait neuf : le défi lancé à son intelligence » (Lovito 2013). De même, le projet de Bridet n'est qu'une tentative de montrer qu'il est plus intelligent que les autres et peut tromper l'ennemi en utilisant ses propres moyens, comme si en obtenant le laissez-passer il était « autorisé » par le régime à rejoindre le général de Gaulle. S'il est finalement piégé dans les rouages du système c'est parce qu'il partage avec les héros boviens une idée erronée de ses capacités : « C'est un intellectuel qui vit dans l'illusion de la supériorité » (Eychart 2003: 273) ; malheureusement il est évident, dès le début, que personne à Vichy ne croit à son désir de servir le maréchal Pétain<sup>5</sup>.

Par ses déplacements constants, Joseph Bridet construit aussi un parcours dédaléen et, en même temps, il partage le caractère nomade des héros boviens. Cependant, dans *Le piège*, pas d'errance ou de flânerie, le but est bien fixé. Bridet « n'erre pas. Il se rend toujours d'un point à un autre » (Bravard 2003a: 23). Néanmoins, il choisit pour arriver à destination des itinéraires compliqués : la route de Londres passe, selon son plan, par le nord de l'Afrique. En outre, ce parcours se complique au fur et à mesure de ses allers-retours entre Vichy et Lyon pour obtenir son sauf-conduit. De même, étant donné les complications qu'il a trouvées à Vichy il décide de rentrer à Paris et se met à échafauder

4 En effet, selon Eychart (2003: 264) parmi d'autres titres faisant allusion à l'époque trouble qui sert de cadre à l'histoire *Premières luttes Misères de l'Armistice*, *Une femme dans la guerre*, il avait songé à montrer de façon plus explicite le rôle tenu par le personnage féminin : *Double jeu*, *La dénonciatrice*, *La Brebis Galeuse*.

5 « Je ne leur ai pas dit ça. Ils le savaient d'ailleurs. Je n'y peux rien. C'est à toi qu'il faut t'en prendre. Ils le savent si bien qu'Outhenin m'a fait la remarque suivante : « Nous voulions faire expulser votre mari de Vichy, mais il était trop drôle... » (LP 122).

un plan différent, selon lequel il gagnerait la côte normande, puis finalement Londres. Un parcours labyrinthique se présente de nouveau qui, loin de le conduire à destination, l'engouffre de plus en plus dans un système obscur où, chaque fois qu'il croit en avoir trouvé la sortie, il retombe dans un autre piège.

## 2. Le labyrinthe du récit : fiction et point de vue

Si les déplacements et les démarches de Bridet construisent dans le roman un dédale qui l'enferme, le lecteur se voit aussi happé par une construction formelle sinueuse, bâtie par les hésitations, les non-dits et les suppositions des voix qui parlent. D'un point de vue narratologique, *Le piège* présente un narrateur hétérodiégétique qui suit le plus souvent les agissements du héros et nous livre ses pensées au moyen du style indirect libre. Si nous considérons les remarques de Genette à propos des voix qui perçoivent et celles qui racontent il est évident que perception et narration sont passées au tamis de la focalisation qui impose une restriction de champ « c'est-à-dire en fait une sélection de l'information narrative par rapport à ce que la tradition nommait l'*omniscience* » (Genette 1983: 49).

Dans *Le piège*, même si le narrateur nous fait suivre de près le déroulement de l'histoire, le récit demeure obscur jusqu'au bout, comme si la volonté de la voix narrative était de masquer les pensées et actions de certains personnages. En effet, comme dans tout roman, il se produit une alternance du récit de paroles et du récit d'événements, tous deux axés la plupart du temps sur Bridet en tant que personnage focalisateur. Le narrateur semble ne pas en savoir plus ou, du moins, il ne dévoile pas d'information sur ce qui se passe ailleurs. Le résultat est que le destinataire du récit subit le même sort que le héros et partage son incompréhension.

Dans sa (re)lecture du roman, François Ouellet affirme même que, dans *Le piège*, « l'écriture inscrit le point de vue du héros en marge de l'intrigue » (1995: 103). Le roman constitue ainsi un exemple parfait pour illustrer comment cette restriction de champ confond le lecteur, le conduisant à l'intérieur d'un autre labyrinthe. En effet, le roman se présente comme un récit truffé d'extraits qui sont des monologues narrativisés grâce auxquels le narrateur s'amuse à cacher et confondre son point de vue et celui du personnage, tout en se distançant de ce dernier : « Ce type de discours est subtil, voire pervers, car il maintient la narration aux confins de ce que pense le personnage et de ce que dit le narrateur » (Ouellet 1995: 104). Quand il affirme que la vision du héros se distingue des événements qu'il vit dans l'intrigue, Ouellet ne fait que souligner le terrain miné où le personnage (accompagné du lecteur) évolue pour comprendre le déroulement de sa propre histoire. Ce parcours, fait d'allers-retours, finit par tracer un dessin d'entrelacs circonstanciels et de vides, éloigné de l'idée de complétude que le héros lui-même voudrait avoir sur ce qui lui arrive, et que le lecteur obtient lorsqu'il actualise l'histoire.

Yolande, l'autre protagoniste du roman, est toujours considérée de l'extérieur, à travers la perception de son mari. Comme nous l'avons signalé, son rôle dans l'intrigue n'est jamais totalement clair mais l'alibi pour justifier ce manque d'information est

donné dès les premières pages, lorsqu'on nous parle d'une distension du couple : « Il avait beaucoup aimé sa femme, mais depuis l'Armistice, sans qu'il s'en rendît compte nettement, il s'était un peu détaché » (LP 5).

Toutefois, nous ignorons tout de ses démarches et cela entraîne des allusions voilées à ses activités douteuses, qui nous poussent à croire à sa connivence avec les vichystes. En effet, elle semble être écoutée par des représentants de l'autorité en qui elle a toute confiance. D'autre part, du fait de l'emploi du style indirect libre, la frontière séparant personnages et narrateur semble perméable et souvent ce dernier s'approprie les paroles et pensées de Bridet, notamment celles qu'il adresse à Yolande (« Bridet ne répondit pas. Il était clair que Yolande ne comprenait pas qu'un homme pût avoir un idéal plus élevé que celui de son misérable entourage » LP121).

Lorsque le récit contient ce qu'elle pense ou ce qu'elle fait, c'est parce qu'elle-même en parle à son mari ou qu'il est près d'elle, l'observe et tente de comprendre ses réactions. La vision toujours lacunaire que l'on a de Yolande est tamisée par l'opinion de son époux qui, en concordance avec le narrateur, rapporte ce qu'elle dit et interprète les pensées que ses gestes cachent :

Un certain désarroi était visible sur son visage. Cette histoire lui paraissait incroyable, mais elle ne pouvait douter de son mari.

-Si ce que tu me racontes est vrai, ajoute-t-elle, cela va faire un scandale.

Elle avait une expression douloureuse. Au fond, elle avait beaucoup de cœur et la révélation d'actions aussi abominables lui faisait perdre contenance. Elle se mit à réfléchir[...]

-Je vais parler de tout cela à Outhenin, dit Yolande. Il faudra bien qu'il me donne le fin mot de l'histoire.

-Si ça se trouve, c'est ton Outhenin qui a fait le coup, dit Bridet. (LP 165)

De même, le style indirect libre est emprunté pour transmettre les paroles de Yolande uniquement lorsque son mari est témoin de la scène. Le narrateur cherche ainsi à éveiller la complicité du destinataire du récit, car il voit et il entend les mêmes discours et actions que Bridet, partageant sa perception des démarches de son épouse. Le fait d'intercaler le point de vue de celle-ci inviterait à penser que ses réactions sont feintes, ne cherchant qu'à tromper les témoins:

Tout à coup elle s'emporta. Elle ne reconnaissait pas ses torts. Elle ne se lamentait pas d'avoir en quelque sorte livré son mari. Elle n'était pas écrasée sous le remords. L'évidence de sa maladresse ne la dressait pas contre elle-même mais contre les deux policiers. Elle se mit à les injurier. Ils n'avaient pas honte de faire un pareil métier, eux, des Français ! Mais ils n'en avaient pas fini avec elle. Elle avait des relations. Elle saurait dans un instant, avant midi, s'ils n'outrepassaient pas leurs droits. Elle irait voir leur chef. Des sanctions seraient prises. Ils avaient beau lui exhiber un papier signé du ministre, elle n'en était pas moins persuadée que ce papier était un faux (LP 151)

En suivant toujours de près Bridet, le narrateur fait apparaître son épouse uniquement lorsqu'elle est à ses côtés, ce qui finit par isoler les pensées et les démarches du héros à l'intérieur d'un mur de silence et d'incompréhension. En plus, lorsque Bridet est interné dans le camp, la visite de son épouse au bout de trois semaines montre à nouveau les différences de perception et de sensibilité entre les époux :

Il s'était attendu à ce que sa femme parût devant lui les yeux gonflés et l'air penaud, qu'elle eût conscience d'être un peu la cause de ce qui lui arrivait, qu'elle cherchât à se faire pardonner. Il l'avait craint car, dans l'état d'abattement où il se trouvait, ce dont il avait besoin, ce n'était pas de remords ni de regrets, mais de gaieté et de confiance. Yolande était si heureuse de revoir son mari qu'elle avait un peu trop oublié qu'il était prisonnier. Bridet eut un serrement de cœur. (LP 178-9).

Il est donc évident qu'avec ce parti pris narratif on finit « par construire un discours profondément pervers, d'une grande subtilité, qui refuse l'interprétation univoque au profit des zones grises » (Ouellet 2005: 118). En effet, nous assistons aux démarches absurdes et inutiles de Bridet et nous connaissons ses pensées, mais nous n'en savons pas plus que lui. Le résultat est un récit que l'on peut considérer comme labyrinthique puisqu'il se déroule dans un dispositif textuel caractérisé par les répétitions et les réinterprétations, ce qui a comme résultat le brouillage des pistes de lecture au sujet des rôles et des actes de chacun. Dans *Le piège*, « ce récit à emboîtements » s'explique uniquement par la discontinuité d'un récit qui se limite le plus souvent à suivre étroitement le personnage principal. Et le plus souvent, nous en savons moins que lui, car logiquement tout ce qu'il fait ou pense ne peut être transmis, et cela piège aussi le lecteur.

Le narrateur n'introduit pas d'analepses (Genette 1972: 62) pour compenser les lacunes béantes de l'histoire, de sorte que ce que l'on ignore est rarement précisé : Yolande n'offre d'informations à son mari que lorsqu'il l'interroge, mais ses réponses tentent de rendre plus banales ses actions, sans vouloir insister sur les faits, comme si elle voulait détourner l'attention de sa personne et minimiser l'importance de ses agissements et ses contacts à Vichy.

- Ils t'ont dit quelque chose ? demanda-t-il quelques minutes plus tard.
- Rien. Je le savais bien. Ils auraient été heureux de nous voir ensemble, c'est tout.
- Est-ce que Saussier a fait une remarque ? Il n'a pas trouvé bizarre que je ne sois pas venu ?
- Non. Il a simplement dit que c'était regrettable.
- Ah, il a dit que c'était regrettable, dit Bridet avec inquiétude.
- Nous avons tout de suite parlé d'autre chose.
- Mais qu'est-ce qu'ils me voulaient ? De quoi avez-vous parlé ?
- Il m'a demandé où tu étais, quand je te reverrais. Je lui ai dit que nous avons rendez-vous ce soir.

Le résultat pour le lecteur est à nouveau un parcours tortueux qui le pousse à suivre des cheminements mentaux différents, et à émettre des hypothèses de lecture qui ne conduisent que rarement à la compréhension de la situation, et qui l'obligent à chercher une autre voie. La visibilité incomplète de l'histoire ne permet pas de restituer tous les éléments qui la constituent, et le récit est régi par la discontinuité ; ainsi, lorsque la situation de Bridet change, on en ignore souvent les causes. Le narrateur nous accompagne à travers la confusion et l'ellipse, ce qui reproduit pour le lecteur la même situation que celle que subit le personnage : on n'arrive pas à savoir à qui faire appel pour comprendre, tout comme le héros qui est dans l'impossibilité de s'adresser à l'autorité concernée, puisqu'elle est encadrée dans une structure dédaléenne. En ce sens, le récit porte l'essence même de tout texte littéraire, car « le texte— cet entrelacs, cette trame— a sans doute quelque chose de labyrinthique » (Poirier 2009 : 224). En effet, on risque de se perdre si on ne suit pas le fil (d'Ariane...).

Ainsi le récit secondaire, parallèle, que le personnage construit à partir de l'intrigue primaire, raconte une histoire qui diffère de l'histoire réellement vécue par le personnage, mais que l'on pourrait prendre pour la vraie car telle est la perception du héros. De plus, on observe dans le récit une volonté de l'auteur de déguiser ce caractère fictionnel pour en faire une narration fondée sur la réalité historique : « la référentialité y est omniprésente et l'illusion réaliste est renforcée par un effet de réel insistant : la note de l'auteur, à la fin, qui tend à présenter Joseph Bridet et les autres protagonistes comme des personnes réelles »<sup>6</sup> (Cresciucci 2001: 87). De ce fait, les deux fictions entrelacées tenteraient de restituer un récit véridique à partir de visions différentes.

### 3. Les labyrinthes de la pensée

Un autre élément intervient pour construire un nouveau labyrinthe : les méandres de la pensée du héros. Toute pensée se caractérise par sa capacité à produire des interprétations pour comprendre la réalité et appréhender le monde. Néanmoins, dans le cas de Bridet ses tentatives sont vouées à l'échec, car manquant de données il demeure inapte à comprendre ce qui l'entoure et par conséquent à trouver des voies d'action.

Le plus souvent son discours est composé d'élucubrations. Il se laisse emporter par son imagination et formule l'état de sa situation et de celle des autres, pour pouvoir échapper au piège. Cela devient évident lorsqu'il décrit son plan de passage en Afrique, qui fonctionne beaucoup mieux dans sa tête que dans la réalité. L'échec l'oblige à transformer son projet initial et à émettre des hypothèses pour trouver comment les autorités de Vichy ont agi pour comprendre aussi bien l'évolution de ses démarches. Néanmoins, sa véritable situation n'est jamais expliquée, et il ignore lui-même ce qui se passe vraiment à l'hôtel où siège le ministère.

De cette manière la thèse d'Ouellet qui situait le héros en marge de l'intrigue est reprise par celle de Bravard qui va encore plus loin : « l'hypothèse à force d'être déve-

---

<sup>6</sup> Les lettres que les lecteurs ont envoyées après la sortie du livre témoignent du réalisme des faits racontés : « Votre Bridet, nous l'avons bien connu [...] Cet air empoisonné de Vichy, nous l'avons bien respiré [...] » (Cousse; Bitton 1994).

loppée, en arrive aussi à créer une fiction parallèle à la fiction principale » (2003b: 278). Cette nouvelle diégèse se fonderait donc sur certains éléments de l'intrigue primaire, mais à force d'être remise en question elle finit par en créer une autre, qui existe à partir des hypothèses que le héros formule et que le narrateur partage avec le lecteur.

Joseph Bridet, malmené par les autorités et ignorant comment évoluent ses démarches, émet des hypothèses et élabore des élucubrations pour pouvoir comprendre sa situation et devancer ses « ennemis ». Toutefois ses discours l'éloignent d'une réalité dont il n'a qu'une idée approximative et qui le rapprochent du piège.

Bridet avait beau se creuser la tête, il n'arrivait pas à comprendre à quelle histoire Basson avait fait allusion.

« Je lui demanderai tout à l'heure et j'insisterai jusqu'à ce qu'il me réponde et s'il ne veut pas me répondre, eh bien, ce sera fini entre nous. Je trouverai bien à partir d'une autre façon. Personne n'est indispensable » (LP 22).

Les hypothèses qu'il émet représentent autant de parcours différents pour trouver la sortie du dédale le conduisant directement au piège : « C'est parce que les hypothèses qu'il échafaude sont inadéquates que sa situation se détériore » (Bravard 2003b: 279). Dans la mesure où Bridet tente d'interpréter l'univers complexe où il évolue, et cherche à tracer une nouvelle voie grâce à ses connaissances et ses expériences, nous sommes sans doute face à « une pensée labyrinthique parce que pensée procédant par conjectures, tentatives et hypothèses qui doivent être reformulées, une pensée sans cesse mise à l'épreuve » (Lovito 2013).

Le labyrinthe fonctionne donc comme métaphore de la pensée, mais il représente aussi toute situation régie par la complexité et l'entrelacement. Cela s'accorde très bien à ce personnage qui subit le drame de l'Occupation, mais en nous donnant sa perception du réel révèle aussi le caractère des antihéros boviens. Face à d'autres personnages, Bridet a un projet et il semble prêt à combattre les Allemands. D'ailleurs il fait partie du groupe réduit des héros boviens prêts à prendre leur destin en main<sup>7</sup> même si, comme le signale Paul Renard, il n'agit pas directement mais va solliciter les autres pour qu'ils agissent à sa place (1987). Néanmoins, il rejoint les Bâton, Armand ou Dechatelleux de Bove en ce qu'il demeure incapable de porter sur sa propre personne et sur ses actes un regard objectif<sup>8</sup>, et que son erreur de perception le mène à faire face à des problèmes qu'il aurait très bien pu éviter.

Comme nous l'avons signalé, l'explication de la démarche de Bridet réside dans sa croyance en ses capacités supérieures. Il refuse de travailler comme journaliste à Vichy, et même si nous pouvons considérer cette action comme une révolte surtout personnelle contre la figure de l'autorité du père, il feint de se mettre à disposition du régime

7 Si le caractère veule et apathique caractérise la plupart des antihéros boviens, nous pouvons aussi trouver des exemples de personnages qui ont pris les rênes de leur vie, même si parfois leurs actions ne sont pas comprises par leur entourage, comme dans le cas de Benesteau dans *Le pressentiment* (1935). Curieusement ce sont les héros des romans situés pendant la guerre qui, sans doute forcés par la situation, sont plus enclins à prendre des décisions et à assumer la responsabilité de leur existence.

8 Fondée sur l'altérité subjective signalée par Ouellet (1998).

car il est convaincu que son offre ne sera pas refusée. C'est à partir du moment où le régime conteste sa démarche, que les rouages bureaucratiques commencent à l'enfermer et qu'il doit reconsidérer ce qu'il donnait pour acquis.

Ainsi, à partir de cette maladresse initiale qu'il n'arrive jamais à considérer comme une bévue se déclenche « l'effet labyrinthe », car Bridet doit trouver des issues à des situations changeantes sans avoir toutes les données à sa disposition. C'est donc sa propre perception erronée de la réalité qui marque le point de départ de la pensée labyrinthique et l'alimente : « Et comme un idiot, pensa-t-il, je me suis imaginé en venant ici que j'allais trouver des gens qui ne faisaient que semblant d'être pour les Boches, qui, par en-dessous, m'auraient aidé... que nous serions entre Français, que nous nous soutiendrions les uns les autres. » (LP 42). En effet, la prise de conscience de ses erreurs déclenche toujours de nouvelles décisions qui ont aussi comme point de départ les hypothèses émises à partir de la mauvaise perception de sa situation. Ainsi, après sa visite initiale à Basson, après maintes hésitations il décide de rentrer à Lyon malgré le conseil des autorités et sans savoir si on l'a cru, imaginant les possibles solutions à la situation et se jouant ce qu'il aurait dû faire ou dire :

Un instant, Bridet se demanda s'il devait partir quand même. Cela ne paraîtrait-il pas bizarre de partir ainsi brusquement, sans avoir prévenu personne ?

Bridet sortit de la poste. L'heure du train approchait. Que faire ? À la seule pensée de retourner à son hôtel, il se sentait oppressé.

C'était ridicule, mais c'était ainsi. Cet hôtel si calme, si provincial, si propre, lui inspirait une crainte de plus en plus vive. « Je pourrais peut-être retourner voir Vauvray, afin de ne pas déranger Basson, et lui dire que je vais passer quelques jours avec ma femme en attendant que mes papiers soient prêts. » Mais il en était du ministère comme de l'hôtel.

« J'aurais dû dire cela, au restaurant, à Basson et à Laveyssère. C'est extraordinaire d'avoir toujours l'esprit de l'escalier. » (LP 44)

Cette allusion du personnage lui-même à l'esprit de l'escalier montre que par moments il est conscient de ne pas penser (ni agir) comme il le faudrait au moment où il le faudrait. Cela explique aussi la constante remise en cause de ce qu'il fait (souvent dans l'ignorance des actions des autres, comme on l'a signalé) et nous permet de mieux comprendre ses détours. En effet, chez lui la réflexion précède rarement l'action, de sorte que souvent il voudrait pouvoir revenir sur ses actes et ses paroles pour rattraper les méprises commises par son impulsivité mais il n'y réussit pas et il complique encore plus sa situation.

#### 4. Conclusion

Sans renoncer à son style personnel, on peut affirmer que Bove a écrit avec *Le piège* son roman le plus réaliste qui, de plus, est inscrit dans l'Histoire. Il retrace le parcours d'un personnage qui, à certains moments, rappelle un héros existentialiste et, à d'autres,

semble subir un destin absurde et kafkaïen. Toutefois, son indifférence ne le transforme pas en Meursault et son incapacité à comprendre ce qui lui arrive ne fait pas de lui un Joseph K. : Bridet n'est qu'un antihéros bovien qui tout en se croyant promu au destin de héros finit attrapé dans la souricière de la guerre.

La métaphore du labyrinthe fonctionne à tous les niveaux dans le roman. D'abord pour décrire la réalité vécue pendant l'Occupation, qui allie les circonstances de danger et de complexité propres à un régime obscur d'où les gens enfermés tentent de sortir par le biais de chemins détournés. D'autre part, la narration elle-même enchevêtre les éléments fictionnels, créant un parcours de lecture où le héros semble parfois en dehors de l'intrigue. Le récit est ainsi transformé en dédale impossible à explorer puisque les voies choisies demeurent sans issue, faute d'information. Finalement, la pensée du héros conçoit un autre labyrinthe à force d'émettre des hypothèses qui essaient désespérément d'appréhender la réalité qui l'entoure. Néanmoins, étant donné que son point de départ est précisément la perception erronée de lui-même, les tentatives du protagoniste sont vouées à l'échec et il périra, tué par le monstre qu'il croyait pouvoir vaincre.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOVE, Emmanuel (1991 [1945]): *Le piège*. Paris : Gallimard (coll. L'imaginaire, 267).
- BRAVARD, Olivier (2003a): «Fatalisme et héroïsme». *Europe Revue Littéraire Mensuelle*, 895-96: 17-31.
- (2003b): «L'hypothèse dans *Le piège* d'Emmanuel Bove», S. Coste ; D. Carlat (éds.). *Lire Bove*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 275-282.
- COUSSE, Raymond; BITTON, Jean Luc (1994): *Emmanuel Bove : la vie comme une ombre : biographie*. Bordeaux : Castor astral.
- CRESCIUCCI, Alain (2001): «Oubli de Bove ?», *Roman 20-50. Revue d'Etude du roman du XX<sup>e</sup> siècle*. 31: 85-93.
- EYCHART, M. Thérèse (2003): «*Le piège* ou comment écrire l'Histoire», S. Coste ; D. Carlat (éds.). *Lire Bove*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 261-274.
- GENETTE, Gérard (1972): *Figures III*. Paris: Éditions du Seuil (coll. Poétique ).
- (1983): *Nouveau discours du récit*. Paris: Éditions du Seuil (coll. Collection Poétique).
- LOVITO, Giuseppe (2013): «Le mythe du labyrinthe revisité par Eco théoricien et romancier à des fins cognitives et métaphoriques », *Cahiers d'études romanes*. 27: 345-357.
- MOREL, Geneviève (2012): «Emmanuel Bove : l'homme piégé», *Savoirs et clinique*. 15, 1: 22-31.
- OAKES, Elizabeth (1948): «Review *Le piège* by Emmanuel Bove», *Books Abroad*. 22, 3: 279-280.
- OUELLET, François (1995): «L'Altérité subjective d'Emmanuel Bove – le Cas du Piège», *Études littéraires*. 27, 3:101-109.

- (1998): *D'un Dieu l'autre : l'altérité subjective d'Emmanuel Bove : essai*. Québec: Nota bene. (coll. Collection Littérature(s) ; 12e.).
- (2005): *Emmanuel Bove : contexte, références et écriture*. Québec : Nota Bene.
- PERYRONIE, André (1988): «Labyrinthe», P. Brunel (éd.), *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris: Editions du Rocher.
- POIRIER, Jacques (2009): «Perdre le fil: labyrinthes de la littérature française moderne», *Amaltea. Revista de Mitocrítica*. 1: 215 - 226.
- RENARD, Paul (1987): « Emmanuel Bove : de la sollicitation et de l'absence », *Roman 20-50. Revue d'Etude du roman du XX<sup>e</sup> siècle*. 3: 109-123.

## PERFIL ACADEMICO Y PROFESIONAL

Doctora en Filología Francesa por la Universidad de Valladolid y profesora titular de Filología Francesa en la Universidad de Zaragoza. Realizó su tesis doctoral sobre Albert Cohen. Su investigación se centra sobre todo en la novela francesa del periodo de entreguerras y también se ha interesado en algunos autores francófonos, como el propio Cohen o Albert Memmi.

Fecha de recepción: 23/02/2020

Fecha de aceptación: 20/04/2020